

18 HISTOIRE VIVANTE

MARCHÉ DU SEXE Depuis le 19e siècle, prostitution rime avec migration dans notre pays. Précarité et abus n'ont jamais cessé.

Tous les trottoirs mènent en Suisse

PASCAL FLEURY

Vu dans une perspective historique, la prostitution révèle une internationalisation toujours plus grande en Suisse. Depuis les filles de joie d'origine autrichienne, allemande ou française, qui complétaient le personnel essentiellement suisse des maisons closes du 19e siècle, jusqu'aux entraîneuses d'Europe de l'Est d'aujourd'hui, en passant par les danseuses de cabaret brésiliennes ou thaïlandaises des années 1980, les travailleuses du sexe ne cessent de se diversifier dans notre pays.

La prostitution apparaît dès lors comme un indicateur parmi d'autres de la migration pour motif économique. «L'engagement des femmes dans la prostitution, et en particulier des migrantes, est fortement lié à leur situation économique et sociale», explique la chercheuse Sarah Baumann, qui prépare un doctorat sur l'histoire de la prostitution en Suisse après la Seconde Guerre mondiale à l'Université de Fribourg.

«Elles ne savent souvent pas que danseuse inclut prostitution.»



SARAH BAUMANN, CHERCHEUSE À L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Ouvrières et domestiques

Le phénomène s'observe dès le milieu du 19e siècle en Suisse, lorsque le commerce du sexe se développe en marge de la révolution industrielle. De nombreux jeunes des campagnes et des pays voisins débarquent dans les villes. La demande en services sexuels des ouvriers et saisonniers explose, encourageant l'ouverture de maisons closes.

La pauvreté fait alors le lit de la prostitution. «Les ouvrières, domestiques ou serveuses de restaurant étaient beaucoup moins payées que les hommes. Si le mari était sans travail, ou si elles étaient veuves ou divorcées, parfois avec des enfants, elles n'avaient souvent pas d'autre choix que de vendre leurs charmes pour faire bouillir la marmite», raconte Sarah Baumann. Certaines jeunes filles sont embrigadées dans des maisons de tolérance, d'autres font



Dans les années 1980, les danseuses «exotiques» étaient très prisées dans les cabarets suisses. KEYSTONE

le commerce de leur corps plus irrégulièrement.

Pour manger!

«Si je me suis laissé tenter, c'est parce que mon mari ne me donne rien pour l'entretien de la famille. L'individu m'a suivie et demandé d'aller avec lui. Poussée par la misère, j'ai cédé dans le but d'avoir quelque chose à manger pour moi et mes enfants qui n'avaient rien eu ce jour-là», déclare en 1883 Sophie P., lors d'un interrogatoire à la Préfecture de la Sarine*. A Fribourg, les «étrangères» qui s'adonnent à la prostitution sont en fait des Suissesses venues des cantons voisins. Minoritaires – elles sont estimées à 7% entre 1863 et 1918, selon les recherches de Claire de Weck Piattini* –, el-

les sont passibles de réclusion et d'expulsion du canton.

Dans les grandes villes, les ouvrières, domestiques, lingères ou fileuses qui tombent dans la prostitution en raison de leurs salaires de misère viennent aussi d'Autriche, d'Allemagne, de France ou d'Italie. A Genève, Sébastien Bourquin** comptabilise entre 1888 et 1892 un quart de prostituées issues de France (18%) ou d'autres pays (6%), sans compter les Genevoises par mariage. Avec les Suissesses débarquées d'autres cantons (45%), ce sont près de 70% des travailleuses du sexe qui viennent de l'extérieur, ce qui n'est pas sans entraîner une «stigmatisation des étrangers».

Cette situation prévaut jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En

1942, la prostitution féminine est légalisée par le Code pénal suisse, mais la discrétion reste de mise. Le racolage est interdit. Les travailleuses du sexe sont toujours recrutées dans les milieux à bas salaires. «Dans les années 1960, une Zurichoise gagnant 950 francs par mois comme secrétaire pouvait toucher plus de 2500 francs comme prostituée», note Sarah Baumann, citant un rapport de police. La passe professionnelle est alors à 100 francs.

Femmes «exotiques»

Au début des années 1980 débarquent des femmes de contrées lointaines, principalement de République dominicaine, du Brésil et de Thaïlande. «Ces femmes de milieux pauvres et peu ins-

truits s'inscrivent dans le mouvement de la migration économique. Prises en charge par des agences dans leur pays d'origine, ou mises en contact par des collègues travaillant déjà en Suisse, elles se retrouvent dans des cabarets sans toujours savoir que le travail de danseuse inclut la prostitution», explique la chercheuse fribourgeoise. Elle souligne que le tourisme sexuel vers leurs pays d'origine date de la même époque. Ces femmes vues comme «exotiques» forment bientôt la moitié des effectifs. A la fin des années 1980, les Européennes ne sont plus qu'une petite minorité.

L'internationalisation de la prostitution se poursuit après la chute du communisme. Une législation assouplie et l'introduc-

tion de la libre circulation des personnes permettent aux jeunes filles d'Europe de l'Est de débarquer en nombre. Elles détrônent leurs collègues plus «exotiques» dans les cabarets, les poussant dans les salons de massage ou sur le trottoir. Commentant ce transfert, la sociologue Milena Chimienti parle d'«ethnisation du marché du sexe»***.

Depuis 2016, la suppression du statut d'artiste de cabaret, en raison des risques de traite d'êtres humains, bouleverse le marché, au détriment des filles extra-européennes. Selon le rapport du Conseil fédéral «Prostitution et traite d'êtres humains à des fins d'exploitation sexuelle» (juin 2015), les personnes d'origine étrangère sont désormais «sur-représentées dans la scène suisse de la prostitution». Elles viennent surtout d'Amérique du Sud, des pays russophones, d'Afrique du Nord et de l'Est, de Thaïlande et d'Europe de l'Est. «Les Suissesses sont fortement sous-représentées.»

* Claire de Weck, «La prostitution en ville de Fribourg à la fin du XIXe siècle», Mémoire de licence, BCU, 2000.

** Sébastien Bourquin, «Racoleuses et proxénètes», Editions Alphil, 2008.

*** Milena Chimienti, «Prostitution et migration», Editions Seismo, 2009.

La traite des Blanches, entre réalité et mythe

Le trafic de femmes d'origine européenne vers l'Amérique latine ou les Etats-Unis, bien qu'anecdotique, a connu un vaste écho dès les années 1880 en raison de son instrumentalisation par le mouvement abolitionniste pour faire interdire les maisons closes. La Fédération abolitionniste internationale a été fondée en 1875 à Genève. Dans les années 1890, observe Sébastien Bourquin dans son ouvrage «Racoleuses et proxénètes», Genève était une «ville relais» de ce réseau international. «Les grands trafiquants utilisaient les maisons de tolérance genevoises pour y placer leur «marchandise», le temps de constituer un convoi de plusieurs femmes», écrit-il. Il cite quelques cas, comme ces trois jeunes filles récupérées en France voisine par un pourvoyeur nommé Makerriz et emmenées dans la maison close de Mme Serrald à Genève, où les attendaient déjà



«Salon de la rue des Moulins» (1894), par Toulouse-Lautrec. SP

deux autres filles en partance pour l'Amérique du Sud. En Suisse, les abolitionnistes ont finalement obtenu la fermeture de plusieurs maisons de tolérance à Lugano (1886), Zurich (1897) et Lausanne (1899), puis dans tout le pays entre les deux guerres.

«Ce commerce de femmes blanches a bien existé», confirme la chercheuse Sarah Baumann. «Mais», souligne-t-elle, «il a surtout été utilisé pour faire peur aux jeunes filles de sorte qu'elles ne se détournent pas du droit chemin. En fait, une partie de ces femmes ont choisi volontairement de quitter l'Europe pour trouver du travail ailleurs. Certaines ont sûrement été abusées par des agences et sont tombées dans la prostitution. Le même problème existe encore aujourd'hui, avec des jeunes filles qui, rêvant d'un emploi en Europe, se retrouvent dans des réseaux criminels de traite des femmes.»

INFO

Histoire vivante
Retrouver les documentaires TV et les émissions radio d'Histoire Vivante sur le site internet: www.histoirevivante.ch

Radio Television Suisse